

Alexandre Deplanck [(1817-1864, membre de la SSAAL (1861-1864)]
Un poète sensible à la dégradation de l'environnement
et conscient des limites du Progrès

Chronique de la séance de la SSAAL du 21 février 2024 par Jean-Marc Guislin

Pourquoi évoquer ce personnage qui n'a pas laissé un très grand souvenir ?

Certes ce poète a eu une certaine renommée locale d'où son admission à la SSAAL mais, surtout, certains de ses poèmes qui mettent en garde contre la dégradation de l'environnement font écho à l'éco-anxiété actuelle comme le signale un récent article de Samy Bounoua, intitulé « "Et après la fin du monde..." : critiques environnementales de l'industrialisation dans la littérature du Nord de la France et de la Belgique francophone (années 1840-1850) » dans la revue en ligne *Diacrone. Studi di Storia Contemporanea*, n° 54, 2023.

I Alexandre Deplanck, né en Hollande de parents français, a épousé Eugénie Justine Caloine en 1843. Eugénie est-elle la fille de Pierre-Joseph Caloine (1818-1859), architecte, membre de la SSAAL à partir de 1845 ? Régisseur de théâtre puis directeur d'un établissement de bains et d'une école de natation, il voue un culte à la poésie grâce à laquelle il est localement connu. Ce littérateur, comme l'on dit à l'époque, écrit dans plusieurs périodiques locaux et régionaux, comme *L'Artiste* ou la *Revue du Nord de la France*. Il donne également des textes à des revues parisiennes comme *Le Ménestrel* ou *Le Journal des demoiselles*. Parmi les recueils de poèmes qu'il a publiés, peuvent être cités *Fables et poésies diverses* (1860), ou *Petit recueil poétique dédié au jeune âge* (1860). « Sa plume est remarquée à l'échelle locale » (S. Bounoua, *op. cit.*, p. 46) comme le révèle son entrée en 1861 à la SSAAL où déjà, en 1855, un de ses poèmes, *Où donc est le bonheur ?*, a été lu.

II Alexandre Deplanck a été admis à la SSAAL comme résidant après lecture du rapport de M. Érasme Delerue, juge de paix, membre depuis 1844, secrétaire général de 1845 à 1853 [commission : Gustave Hinstin, professeur de rhétorique au Lycée (1861), Constant Portelette, professeur de lycée (1848, correspondant le 18 octobre 1861), Delerue].

Grâce aux recherches dans les archives de la SSAAL (consultation des mémoires) menées par Véra Dupuis, à qui va notre gratitude, nous avons quelques traces de son activité en son sein : lecture de poèmes (1862, 2), rapport (1862), membres de commission pour l'attribution de médailles (1861, 1862, 1863), **une proposition**, le 22 septembre 1862 tendant à ce qu'il soit fait une collection des portraits photographiés de tous les membres de la SSAAL, tant résidants que correspondants. Après discussion sommaire, la proposition est renvoyée à l'examen d'une commission composée de MM. Deplanck, Aimé Houzé de l'Aulnoit (entré à la SSAAL après 1860, président en 1890, sans doute apparenté à Alfred docteur en médecine, entré en 1860),

Henri Violette, directeur de la raffinerie de salpêtre (entré en 1852, vice-président en 1854, 1857, 1863 ; président en 1855, 1858, 1864 ; correspondant en 1872).

La SSAAL, comme la SGN à partir de 1870, est favorable à l'industrialisation qui s'accélère dans les années 1830-1840 et se manifeste fortement dans le Nord. Alexandre Deplanck a lui-même chanté la gloire de la houille et des mineurs dans son poème *Anzin* (1853). La même année, Auguste Desrousseaux rend hommage au tissage Scrive-Danset dans son poème *Marquette* (cité par Pierre Pierrard in « Poésies et chansons non patoisantes à Lille », *Revue du Nord*, tome 46, n° 182, juillet-septembre 1964, p. 405-406).

Toutefois Alexandre Deplanck constate aussi, comme d'autres écrivains du Nord (et quelques belges : R.S., Victor Joly...) les dégâts environnementaux causés par l'industrie qui aggrave la pollution de l'air et nuit à la santé publique. L'insalubrité, le travail des enfants ne sont pas ignorés.

III Déjà le Progrès est remis en cause par des sociologues, économistes, hommes politiques.

Louis-René Villermé propose en 1840 un *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* qui est suivi, peu après, par le vote, le 21 mars 1841, de la première loi limitant le travail des enfants. Le chef du gouvernement belge entre 1841 et 1845, Jean-Baptiste Nothomb, lance une enquête sur ce sujet en 1843 sans lendemain. Certains alertent l'opinion comme Alban de Villeneuve-Bargemont, économiste et homme politique, préfet du Nord (1828-1830), député du Nord (1840-1848) qui a publié en 1834 *Économie politique chrétienne ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme, en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et de le prévenir* (1834) ; il fut membre correspondant de la SSAAL en 1830. Un autre membre de la SSAAL s'intéressa à cette question, Anatole de Melun (entré en 1859, vice-président en 1864, président en 1865) et son frère jumeau, Armand, encore plus. Ces deux derniers sont des catholiques sociaux qui comme les penseurs socialistes (comme Louis Blanc, *L'organisation du travail*, 1839) s'alarment de la situation faite aux plus défavorisés. En 1853, le Conseil de salubrité du Nord commande un rapport sur la question.

Le Progrès est également remis en cause par des écrivains :

Félicité de La Mennais [*Le livre du peuple* (1837), *De l'esclavage moderne* (1839)], Jules Michelet [*Le Peuple* (1846)], Victor Hugo [*Melancholia* (1838, 1856)], George Sand [*La ville noire* (1861)], mais aussi **Désiré Tricot**, poète valenciennois [*Un paradoxe*, 1847, cité par S. Bounoua, *op. cit.*, p. 42]

« Ô Nature ! Que Dieu nous fit abrupte et belle, / On ampute tes bois, on comble tes vallons, / On déchire tes flancs et tes verts mamelons, / Tes plans capricieux, Nature, on les nivelle! ... Poursuis donc, ô Science ! Atteint ton noble but ; / De la grande nature éventre bien la robe ; / Comme on ferre un cheval, ferre l'immense globe, / Puis calcule combien durera Liliput. Hélas ! Il durera (vérité triste et sombre !) / Industrie, ô cyclope avide de profits ! / Juste le temps qu'il faut pour qu'il s'écroule et tombe, / Frêle que tu l'as fait, sur nos malheureux fils! ».

Alexandre Deplanck fait de même quelques années plus tard. Dans son poème *Progrès !!..*, paru en 1854, un coursier de retour dans la steppe asiatique constate (vers 21-36) :

« **La steppe est disparue ; / où croissait la bruyère apparaît la charrue ; / L'homme a tout envahi ; l'esprit calculateur / A sondé les forêts au seuil impénétrable, / Percé les monts géants ; Et l'océan de sable / Ne sait plus arrêter le civilisateur** ».

L'auteur regrette que sa patrie subisse le même sort :

« **Ainsi que le coursier, je cherche la patrie ; / Je cherche l'oasis, où mes rêves dorés / Dans un nid solitaire éclosent ignorés, / Et partout j'aperçois la main de l'industrie ; / Partout j'entends crier sa formidable voix : / « Anathème aux rêveurs ! Les producteurs sont rois ! » / C'est l'ère du progrès !... Ce conquérant moderne / Tient courbés sous le joug les peuples qu'il gouverne ; / L'univers tout entier s'incline devant lui : / C'est l'idole aux pieds d'or qu'on encense aujourd'hui ! ».**

Et il interroge (vers 44-45 ; 58-65) :

« **Progrès, qui es-tu donc ? - Sous ton masque trompeur / Ne cacherais-tu pas l'égoïsme et la peur ? / L'égoïsme brutal, qui fait que nos prairies, / Dépouillant tout l'éclat de leurs robes fleuries, / Au poète affligé, montrent dans l'air brumeux / Une usine criarde aux flancs noirs et fumeux [...] Progrès, tu n'es qu'un mot ! Le néant t'accompagne ; / À ton hideux aspect le doute aussi me gagne ; / De mes illusions, fleurs écloses au ciel, / Tu profanes déjà les parfums et le miel ... / Va-t-en !... Je veux garder ma première croyance ; / Je veux vivre et mourir dans ma douce ignorance ; / Et, tel que je te vois, ô monstre ! je promets De ne te point servir ni te louer jamais ! »**

Cette condamnation de l'industrialisation néfaste à la nature et aux conditions de travail se retrouve chez **Victor Hugo**. En 1856, il publie *Les Contemplations* qui est un ensemble de 6 livres rassemblant de très nombreux poèmes (156) produits entre 1831 et 1856. Parmi eux, **Melancholia**, reprenant le titre d'une gravure de Dürer et écrit en plusieurs étapes (1838, 1846, 1854), dénonce les méfaits de l'industrialisation « qui heurte à la fois la croyance de Victor Hugo au Progrès et dans la Providence » (Léon Cellier in *Victor Hugo, Les Contemplations*, Édition de Léon Cellier, Paris, Éditions Garnier, 1969). C'est le deuxième poème du 3^{ème} livre intitulée **Les Lutttes et les Rêves** où « à la beauté, à la bonté de la Nature s'oppose le monde cruel des hommes où triomphe l'injustice » (Léon Cellier). Ce texte en 6 épisodes aborde, dans le 5^{ème}, le thème de l'enfance malheureuse (vers 113-146, écrits probablement autour de 1846) et plus spécialement celui de l'exploitation du travail des enfants dans l'industrie. Selon sa fille Adèle, il « contenait le germe des *Misérables* ... et aurait donné l'idée à son père de proposer à la Chambre des Pairs une loi visant à améliorer le sort des enfants » (Léon Cellier). Les vers 135-141 de **Melancholia** sont très explicites :

« **Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre, / Qui produit la richesse en créant la misère, / Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil ! / Progrès dont on demande : "Où va-t-il ? Que veut-il ?" / Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme, / Une âme à la machine et la retire à l'homme / Que ce travail, haï des mères, soit maudit !**».

Certains poètes lillois (cités par Pierre Pierrard, *op. cit.*, p. 407-408) évoquent à la même époque la misère ouvrière : Camille Faucompré (dans « Far-Niente », 1853), Louis Ségers (*Hommage à notre camarade Henri Delcroix*, 1861), Charles Monso (dans « Les Chants du soir », 1869).

Avec la « crise fin de siècle », après 1885, les idéaux du scientisme sont remis en cause. Les révolutions scientifique, mécanique et industrielle, physique et morale, glorifiées par l'école sont contestées car les conquêtes de la science produisent autant de doutes et de confusions que d'espoirs avec le danger potentiel généré par les inventions, les menaces de guerres meurtrières, les atteintes à l'environnement...

Conclusion

Aujourd'hui, plus encore qu'au XIX^e siècle, le progrès semble s'être vidé de son sens et être devenu une machine incontrôlable. La science et l'économie semblent avoir dépassé la conscience de l'être humain. Toutefois, n'oublions jamais les effets positifs du progrès dans de nombreux domaines, à commencer par la santé auxquels la SSAAL est particulièrement sensible si l'on songe aux prix qu'elle décerne, ou encore à la pénibilité du travail, pour revenir à Victor Hugo.

Il conviendrait donc d'être bien conscient que le progrès de la raison, de la science et des techniques n'implique pas nécessairement un progrès humain et sociétal, un perfectionnement moral et spirituel de l'humanité. Nous devons nous méfier d'une civilisation pour laquelle la nature est une simple ressource bonne à exploiter. Notre vulnérabilité et notre interdépendance sont devenues évidentes. Le véritable progrès ne serait-il pas d'utiliser notre singularité rationnelle, notre conscience morale pour nous montrer responsables et respectueux envers nos semblables et envers la nature ? Et pour ne pas sombrer totalement dans l'éco-anxiété, qui était le thème de cette chronique, lisons bien attentivement le 6^{ème} rapport de synthèse du GIEC (2018) qui affirme qu'une véritable solidarité mondiale et une action climatique bien conçue (gestion de la sobriété, planification, prise en compte de la justice sociale) offrent des moyens concrets permettraient de lutter efficacement contre le réchauffement climatique¹. La catastrophe n'est pas inéluctable.

¹ « Le rapport du GIEC, un antidote à l'éco-anxiété » par Charles Hourcade, *Études*, n° 4310, décembre 2023, p. 21-32.